



L'île des anamorphoses

version de Brigitte Villesuzanne

L'île de Paul-Émile

– Regardez, là-bas, une île !

Il avait crié en tendant la main vers l'horizon et quelques têtes se tournèrent vers lui, avec un brin de réprobation. C'était une heure propice à la sieste, déjà bien assez perturbée par les cris perçants des enfants et leur éclaboussures bruyantes dans la piscine de l'étage au-dessus.

– Si, si, je vous assure, il y a une île !

Trois personnes se levèrent à regret de leurs chaises-longues et rejoignirent paresseusement le bastingage. Au onzième pont, on était à une hauteur élevée et on évitait d'approcher de trop près le garde-fou. Ils se mirent en position d'observation, corps tendu en avant, une main en visière.

– Je ne vois rien, dit la cantatrice, mais je suis un peu éblouie. Kelvin, va me chercher mes lunettes sur la tablette, là-bas.

Le jeune homme retourna de mauvaise grâce vers les bains-de-soleil alignés sur la terrasse.

– Regardez, au bout de mon doigt, il y a un petit nuage blanc et dessous on aperçoit l'île tout en longueur...

– Je vois bien le petit nuage, mais rien en dessous. Vous devez avoir une meilleure vue que moi, je vais chercher mes jumelles. Un nuage, c'est de la vapeur d'eau qui se condense au-dessus de la terre, mais il n'y a pas de terre à cet endroit.

Le professeur s'éloigna, tandis que d'autres passagers, sentant qu'il se passait enfin quelque chose, venaient scruter l'horizon, un main au-dessus des yeux, avec un parfait mimétisme. Un caquetage de commentaires couvrit les cris des enfants, mais comme ils ne voyaient rien à commenter, chacun se mit à raconter une histoire vécue, ou bien vue à la télévision. Il pourrait s'agir d'une éruption volcanique non encore signalée, comme cela s'était vu en Islande ou au Japon. En ce moment même, ils naviguaient peut-être sans le savoir au-dessus d'un volcan. Les plus courageux se penchèrent pour examiner les mystérieuses profondeurs de l'eau bleu foncé.

Enfin le professeur revint, avec ses jumelles accrochées au cou. On le laissa inspecter l'horizon, entouré d'un silence respectueux. Puis le verdict tomba :



– Rien !

Chacun retourna à son absence d'occupation, sauf Paul-Émile qui restait accroché à la rambarde, avec un air d'extase sur le visage. Parce que lui, il la voyait parfaitement bien, cette île, même que c'était celle qu'il voyait régulièrement dans ses rêves depuis des années. Il la voyait allongée sur l'eau, dorée par le soleil, il connaissait ses courbes, ses anses, ses douces rondeurs, ses creux couverts de végétation, le tout brusquement interrompu au centre par une construction plate, à demi enterrée comme un bunker. Il aurait pu la dessiner avant même de l'avoir vue apparaître sur l'eau. Il avait toujours espéré la rencontrer et maintenant que l'occasion se présentait, il n'allait pas la laisser passer. Il décida d'aller voir le commandant et prit l'ascenseur pour descendre à la passerelle.

– C'est interdit au public, ici, Monsieur.

– Mais je voudrais juste parler au commandant.

– Vous avez rendez-vous ?

– Non, c'est une urgence. Je viens d'apercevoir une île et je...

Le jeune homme en uniforme ferma la porte vitrée à son nez et alla parler avec un homme plus fort et plus âgé en uniforme et casquette. Ils étaient quatre hommes à l'intérieur et tous se tournèrent vers lui en riant. Le commandant vint lui-même à la porte et lui dit qu'il n'y avait aucune île sur ce trajet, qu'ils étaient d'ailleurs au-dessus d'une fosse marine profonde de plus de trois mille mètres et que la prochaine terre ne serait pas visible avant le lendemain matin. Il parlait avec beaucoup de patience, comme las des caprices des passagers, fatigué de la monotonie de ce métier où l'on voyait défiler les paysages trop connus et des milliers de visages qui resteraient inconnus. Bientôt, ce serait la retraite mais il savait déjà que le battement de cœur régulier des moteurs lui manquerait, comme lui manqueraient la relation à la fois distante et proche avec ses hommes d'équipages, la sollicitude des stewards, le papillonnement multicolore sans cesse renouvelé des passagers. Voyant l'air découragé de Paul-Émile, il l'invita à entrer dans la passerelle qui, avec tous ses écrans et ordinateurs, et ses sièges anatomiques, rappela fâcheusement à ce dernier son bureau à Paris. On lui montra les GPS, une carte où se dessinait leur route et le point où ils se trouvaient à ce moment précis, puis un écran où apparaissaient les fonds tourmentés comme une chaîne de montagne.



– À moins qu'elle vienne de surgir miraculeusement, ou qu'elle nous soit tombée du ciel, il n'est pas possible qu'il y ait une île dans ces parages !

Le commandant lui tapota l'épaule et lui conseilla d'aller se reposer dans sa cabine. À cette heure de l'après-midi, le soleil tape fort et on peut avoir des troubles visuels. Contrarié, Paul-Émile reprit l'ascenseur et monta cette fois jusqu'au pont douze, réservé aux installations sportives. Il reprit son poste d'observation ; à cette hauteur, l'île se détachait parfaitement sur le fond bleu de la mer et du ciel, à l'endroit où ils se rejoignaient. Comme dans ses rêves. Parfois dans ses rêves, il y avait un pont, courbe, immense, dont les arches se perdaient dans la brume. Mais la plupart du temps, l'île était coupée du monde, isolée sur l'eau et semblait inhabitée.

Il remarqua tout d'un coup qu'il n'entendait plus le ronronnement régulier des moteurs. Ou plutôt il avait ressenti sans y prêter garde une sorte de sursaut suivi d'un grand silence. La surface de la mer se rapprochait rapidement, leur gros bateau était en train de couler ! Des sirènes se mirent à couiner, les gens couraient en tous sens comme dans une fourmilière dérangée. On entendait crier : « Les radeaux ! Les radeaux ! Prenez des ceintures ! » Où étaient les ceintures ? Paul-Émile les avait eues constamment sous les yeux mais il ne se rappelait plus où.

– Venez avec moi ! lui cria le professeur en l'attrapant par le bras.

La cantatrice et son ami couraient aussi avec lui. Ils trouvèrent un gros conteneur cylindrique en plastique blanc. Le jeune homme sortit un couteau à cran d'arrêt de sa poche et libéra le radeau des sangles qui le retenaient. Il pesait un poids monstrueux mais à eux quatre ils parvinrent à le hisser par-dessus le bastingage. En touchant l'eau qui n'était plus qu'à trois ou quatre mètres, le bateau pneumatique se gonfla d'un coup, avec des sifflements de serpent furieux. Ils se jetèrent dedans en prenant garde de ne pas se blesser les uns les autres. D'autres personnes les rejoignirent. Bientôt, ils étaient une quinzaine à l'intérieur du cercle protégé par deux gros boudins obèses. Des fauves hébétés dans l'arène. L'ami de la cantatrice coupa alors la longue amarre qui reliait encore le radeau au paquebot.

– Nous allons être aspirés, il faut s'écarter au plus vite, dit quelqu'un qui avait vu beaucoup de films-catastrophes.

Deux hommes costauds s'emparèrent des petits avirons trouvés à bord et se mirent à pagayer frénétiquement. D'autres radeaux identiques, chargés de réfugiés, tournoyaient autour du paquebot en s'efforçant de s'en éloigner. Par chance, la mer était



parfaitement calme. Le bateau descendait tranquillement, presque gracieusement. C'était un beau spectacle dans le soleil rouge du couchant.

– Allons vers l'île, suggéra Paul-Émile quand ils se furent suffisamment éloignés pour être hors du danger d'aspiration. Le professeur, la cantatrice et son jeune compagnon le regardèrent avec haine, comme s'il était responsable du naufrage. Un des rameurs lui tendit son aviron et il fit sa part du trajet. Mais l'île semblait s'être éloignée, elle n'était plus visible maintenant qu'ils étaient au ras de l'eau. Il avait repéré qu'elle était à l'ouest et ils acceptèrent d'aller dans cette direction, puisque de toute façon on était loin de tout et qu'à moins de tomber sur un courant miraculeux, il y avait peu de chance de toucher terre. Des passagères avaient trouvé des sacs remplis d'objets de premier secours : des rations d'eau, des biscuits, du matériel de pêche ridicule, un fascicule de conseils qui se voulaient rassurants mais qui étaient plutôt alarmants. Ne pas boire d'eau de mer, se protéger du soleil, etc... On aurait cru qu'ils partaient à la plage. Le radeau était conçu pour vingt personnes, à quinze ils étaient déjà à l'étroit. Il n'y avait que des adultes, en majorité âgés comme la plupart des passagers de cette croisière de luxe, sauf cinq jeunes filles grelottantes de terreur. Au bout d'un long moment, ils réalisèrent que sur les deux mille personnes à bord, toutes n'avaient pas pu trouver place sur les quelques radeaux. Mais on ne voyait plus personne dans l'eau, ni sur l'eau d'ailleurs, les autres embarcations avaient disparu.

Ils arrêtèrent de pagayer quand il fit nuit, burent une ration d'eau, mangèrent un biscuit chacun. Ils étaient très durs et sans saveur. Les dames étant gênées pour leurs besoins, Paul-Émile sacrifia un de ses mocassins et le tendit à la cantatrice. Les six femmes, à genoux sur le fond souple et instable, se firent un écran à tour de rôle, en se doutant bien que dans ces conditions, elles perdraient vite toute pudeur et toute dignité. Puis ils s'installèrent pour la nuit comme ils le purent, calés les uns contre les autres. Ils déployèrent tant bien que mal la toile de tente censée recouvrir le bateau, un arceau était cassé. Mais personne ne dormit réellement. À la fin de la nuit, il se mit à faire froid, ils se serrèrent davantage, recroquevillés sur eux-mêmes.

Quand Paul-Émile se réveilla, il était couché sur une pyramide de corps endormis, car leur embarcation se trouvait en position presque verticale sur une paroi rocheuse. Ils avaient atteint l'île ! Il se dégagea doucement pour ne pas réveiller les autres, le soleil était encore bas, il devait être tôt. Mais en prenant appui sur l'ami de la cantatrice, il provoqua un glissement de l'ensemble de ses compagnons qui se mirent à



protester en gémissant. Un flotteur du radeau pneumatique était complètement dégonflé et le bateau s'était échoué sur le contrefort d'une falaise. Avec son toit flasque de toile, on aurait dit une baleine éventrée perdant ses entrailles. Les uns et les autres parvinrent à se démêler et à sortir de l'embarcation devenue inutilisable. Ils se hissèrent sur les blocs rocheux faits d'une sorte de grès grossier, grumeleux. Quand tout le monde fut installé, ils se comptèrent : il en manquait six mais ils ne virent aucun corps flotter aux alentours. La mer était calme et lisse comme un miroir. Peut-être avaient-ils perdu des compagnons pendant la nuit, tandis qu'ils naviguaient encore et que le désespoir commençait à gagner les plus fragiles ? En tout cas, il manquait aussi les sacs de provisions et de matériel, il allait falloir trouver de la nourriture et surtout de l'eau douce.

– Il ne faut surtout pas boire de l'eau de mer, déclara le professeur. Tout au plus se mouiller le corps et les vêtements.

Ils étaient déjà bien mouillés mais dès que le soleil chaufferait, ils seraient vite séchés et desséchés. Il fallait donc explorer cette île, ou cette terre, quelle qu'elle fût. Mais d'abord, il fallait se hisser en haut de la falaise, dont des blocs s'étaient détachés. Aussi loin que leurs yeux portaient, c'était le même type de côte, une falaise d'environ cinq mètres de haut avec des éboulis. On ne voyait aucune plage, aucune anse, aucun accès. Ils entreprirent l'escalade en s'agrippant maladroitement aux rares prises qu'ils trouvaient sur les roches, disposées comme par malice en une sorte de labyrinthe qui les ramenait vers le bas. La pierre rugueuse et agressive leur griffait la peau, déchirait leurs vêtements.

Arrivé le premier au sommet, Paul-Émile constata que ses épaules, ses bras, ses cuisses et ses genoux saignaient, il voulut s'éponger avec le reste de ses manches déchiquetées et l'eau salée lui causa une douleur presque insupportable. Il aida la cantatrice à se hisser en haut, elle était échevelée, ses boucles d'une blondeur artificielle lui faisaient une tête de Méduse. Puis, ensemble ils tirèrent les autres un par un jusqu'à la surface. Tout le monde était épuisé et désespéré. Surtout Paul-Émile qui ne retrouvait pas l'île merveilleuse et accueillante de ses rêves. Le sable blond n'était que de la roche cruelle et sans beauté. Autour de lui maintenant, il n'y avait qu'un plateau d'herbe rase et sèche. Pas le moindre arbre, rien ne rompait la monotonie de cette surface d'ocre clair. Pourtant, depuis le pont du bateau, il avait distingué des silhouettes d'arbres, des cimes arrondies, des ombres. On n'entendait pas non plus d'oiseaux. Le



ciel, uniformément bleu pâle, était vide et morne. Paul-Émile pensa qu'il avait été attiré dans un piège et y avait entraîné ses compagnons.

Il se rappela l'étrange construction qui se trouvait au centre de l'île. Là était leur seul salut. Il y aurait peut-être de quoi se rafraîchir, tout au moins de l'ombre. Était-elle habitée ? Pourvu que ce soit par un hôte bienveillant et non par un monstre féroce qui se rassasierait de leur sang, violerait ou mangerait les jeunes filles. Car, outre ses trois compagnons maintenant familiers, le professeur, la cantatrice et son jeune ami, il ne restait plus que les cinq jeunes filles, encore fraîches et enjouées malgré leurs épreuves. De la chair pour ogre, pensa-t-il en frissonnant.

Il observa un à un ses compagnons d'infortune pour estimer leurs chances de supporter les épreuves. Le professeur était égal à lui-même, imperturbable dans son savoir. Il leur avait déjà donné la formule chimique du grès de la falaise, avait fait des suppositions archéologiques érudites, et étudiait maintenant les brins d'herbe. Malheureusement, il avait perdu ses jumelles.

La cantatrice avait accroché ses cheveux en un chignon branlant, maintenu par un peigne. Elle secouait son chemisier pour faire sécher son abondante poitrine, tandis que le jeune homme, agenouillé devant elle et moulé dans son tricot rayé dégoulinant, l'éventait à l'aide du mocassin de Paul-Émile, miraculeusement épargné. Celui-ci réalisa soudain, avec un certain dégoût, que le garçon ressemblait à ce qu'il avait été au même âge. Le même empressement fait de gestes gauches et d'attente de compliments et de gratifications, la même mèche qui tombait régulièrement sur les yeux et le même mouvement de tête pour la renvoyer en arrière. Discrètement, il tourna le buste comme pour observer l'intérieur des terres et, en se servant de ses doigts comme d'un peigne, il fit passer sa mèche de l'autre côté. Mais ainsi, ne faisait-il pas sortir son reflet du miroir ? Puis il se convainquit que ces trois-là, bien ancrés dans leur personnage, ne se laisseraient pas accabler par les circonstances et qu'en cas de faiblesse de sa part à lui, il pourrait toujours compter sur eux.

Il se leva, retint d'une main sa mèche qui semblait vouloir revenir à sa place initiale et dit à l'assemblée :

– Depuis le bateau, j'ai vu qu'il y avait un bâtiment caché au centre de l'île. Allons-y !

– Nous, nous allons nous diviser en deux groupes pour explorer les extrémités, déclara la plus audacieuse des jeunes filles.



C'était sans doute préférable de ne pas les jeter dans la gueule du loup, aussi les approuva-t-il. Comme elles étaient cinq, il y eut une discussion sur leur répartition. Finalement, la plus nonchalante décida de rester sur place, pour le cas où des secours arriveraient en voyant leur radeau échoué.

Alors qu'on aurait pu s'attendre à un chaume piquant, l'herbe, comme tondue à une hauteur régulière d'une quinzaine de centimètres, était étrangement soyeuse et douce à leurs pieds meurtris. Ils avaient tous perdu ou ôté leurs chaussures, à un moment ou à un autre. Il ne restait plus que le mocassin de Paul-Émile, destiné à des usages divers et pour le moment porté à la main par le jeune homme. Parfois s'élevait dans le silence le cri aigu et clair d'une des jeunes filles. Il était difficile d'en localiser la provenance. De même qu'il était impossible d'évaluer la taille de l'île, ni sa forme, ses contours étaient flous et se perdaient dans une brume qui maintenant avait recouvert la mer.

La cantatrice se mit à faire des vocalises puissantes, qui s'envolèrent dans le vide ambiant sans pour autant éveiller d'écho ni de vocation chez les oiseaux invisibles, car il y a forcément des oiseaux sur les îles, des goélands, des fous de bassan, des macareux ou les passereaux des îles Galapagos, leur apprit le professeur qui ensuite, leur développa la théorie de Darwin, puis embraya sur les voyages d'Humboldt et la collection de plantes de Bompland. Ses récits les faisaient voyager dans l'espace et le temps et leur permettaient d'oublier leur inquiétante situation présente.

La cantatrice ponctuait ces discours de trilles humaines et se fit reprendre par son accompagnateur. Paul-Émile, confus, se rappelait qu'il s'agissait en fait de son pianiste et non seulement de son compagnon de lit. Il avait assisté à un récital de la diva, lors d'une soirée donnée dans le cadre de leur croisière musicale. Luxe, calme et volupté, promettait le prospectus. Il s'agissait surtout de voluptés intellectuelles et musicales. Concerts, conférences... Paul-Émile avait ressenti une légère déception.

– LA ! LA! chantait le pianiste d'une voix aiguë forcée. LA ! Et pas un si-bémol sur les genoux, s'il vous plaît !

La cantatrice, vexée, se tut. Elle devait répéter ce *LA* dans sa tête et s'efforcer à le faire passer de son cerveau jusqu'à ses cordes vocales.

Ils cheminèrent longtemps dans cette moquette confortable, tandis que le bâtiment s'élevait peu à peu sous leurs yeux brûlés par le sel et la lumière jusqu'à devenir, lorsqu'ils furent à ses pieds, une très vaste et haute pyramide mais que l'on

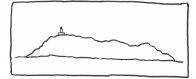


aurait dite tronquée à mi-hauteur, par manque de personnel ou de matériaux, ou par ennui, allez savoir. Comme on pouvait s'en douter, elle était faite d'énormes blocs de grès, empilés sans mortier, qui de loin semblaient rectangulaires, mais s'avéraient de près taillés d'une manière trapézoïdale compliquée pour permettre un ajustement indestructible. Ils en firent le tour, il y avait plus de côtés qu'il n'y paraissait à première vue, c'était une sorte d'origami minéral. Elle ne présentait aucune ouverture si ce n'est, dans un renforcement entre deux longues dunes de sable, une porte encadrée de deux ifs touffus, les seuls arbres de l'île probablement.

Le matériau de la porte était indéterminé. Le professeur décréta qu'il s'agissait sans doute d'une matière extraite du grès chauffé à une très haute température comme du verre. Mais on ne voyait rien au travers, que du noir. C'est alors que la cantatrice, énervée, poussa un LAAAA, juste et perçant. Ils n'entendirent pas de bruit de verre brisé mais il leur sembla que les ifs s'écartaient pour les laisser entrer. Ils entrèrent. Enfin, Paul-Émile entra et se retrouva seul. Il le sentit plus qu'il le vit car il se trouvait dans une ombre épaisse, rougeâtre pour autant qu'il pût en juger. Il devenait aveugle. Il tâtonna et rencontra des parois humides et chaudes, il était dans un couloir étroit et dut se mettre à quatre pattes pour progresser. Il aurait voulu appeler mais aucun son ne sortait de sa bouche obstruée. Il parvint enfin dans une sorte de cavité où il se cala, les genoux et les bras repliés. C'était confortable, juste à sa dimension. Il pouvait enfin se reposer. bercé par un rythme doux, sourd et régulier, ponctué parfois par le bruit léger d'une cascade dans le lointain et par le bruissement d'un fleuve paisible. Il était rassuré, il avait la réponse à toutes ses questions. En fait, il n'y avait aucune question, mais juste une seule et unique réponse, indicible. Il s'endormit. Il dormit une éternité.

Il fut réveillé brutalement par un coup de pied, une poussée irrésistible. Il ne voulait pas quitter son nid et lutta pour s'y opposer, mais il fut entraîné par un fleuve poissonneux, tandis que les parois se contractaient pour le faire avancer malgré lui. Enfin, il parvint à la lumière orangée qu'il percevait à travers ses paupières fermées sur ses yeux aveugles et brûlés. Il était enduit d'une matière visqueuse agréablement parfumée. Des voix formaient un chœur angélique autour de lui.

– Voilà, Victor, mon chéri ! Avec mon gel d'aloès, tes brûlures vont être vite soulagées.



– Vous ne devriez pas vous exposer ainsi sans aucune protection. À cette heure-ci, les rayons du soleil traversent une couche d’ozone beaucoup plus mince et sont très nocifs.

Un homme péroré. Une femme parfumée m’a mis une capeline légère sur la tête, je peux ouvrir mes yeux qui larminoient. Des visages anxieux sont penchés vers moi.

– Tu te rends compte, Victor, comme tu nous as fait peur ! Tu gesticulais et parlais dans ton sommeil.

Oui, Coralie. Oui, Coralie. Toutes tes phrases commencent par « Tu te rends compte... » comme si tu allais nous faire une révélation, et ton lait hydratant après-soleil sent la fleur d’oranger. Les enfants piaillent dans la piscine, leurs cris sont en désaccord avec les notes de jazz qui s’échappent des oreillettes de l’adolescent allongé sur la chaise-longue tout près de la mienne. Moi à quinze ans...

– J’ai rêvé que je découvrais une île au large...

– Allons, ce n’est pas possible, mon garçon, nous sommes au-dessus d’une fosse marine de cinq mille mètres...

Le professeur, mon beau-père, va encore se lancer dans un exposé géographique, mais Coralie s’exclame :

– Tu te rends compte ! Et si pendant notre voyage de noces, une île était née, là, sous nos yeux, comme en Islande ou au Japon ! C’est un signe : nous l’appellerons Isola !

Elle caresse la rondeur de son ventre qui m’empêche de voir la mer et ce qu’il y a sur la mer, là-bas à l’horizon.

Isola, isolé, seul...

D’un bond, je suis debout et je franchis le bastingage.